Dix-huitième année. — N° 413. 15 Mars 1914 Le Numéro : 50 Cent.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

La Méthode dans les Sciences psychiques

Par E. BOIRAC

La question de la méthode a pour les sciences psychiques une importance d'autant plus considérable que ces sciences, encore à peine constituées, sont déjà en présence d'une masse énorme de faits infiniment divers, complexes, mystérieux, souvent contradictoires, au sujet desquels se posent les plus troublants et les plus énigmatiques problèmes. Est-il possible de s'orienter dans ce dédale ? Où trouver le fil conducteur ?

I

Une première remarque s'impose à notre attention. Les différents phénomènes qui font l'objet des sciences psychiques se divisent naturellement en groupes suffisamment distincts pour que chacun de ces groupes puisse et doive devenir le domaine propre d'une science spéciale, et, d'autre part, ils ont en commun des caractères trop importants, ils sont surtout liés entre eux par des relations trop nombreuses et trop étroites pour qu'il soit possible de les étudier utilement si on ne tient pas compte de leurs affinités profondes et de l'intime solidarité qui les unit les uns aux autres. C'est pour avoir plus ou moins méconnu cette double circonstance que la plupart des chercheurs ont jusqu'ici erré au hasard ou se sont immobilisés dans des impasses.

Dans ce qu'on pourrait appeler l'époque préscientifique de leur histoire, les sciences psychiques, pêle-mêle avec l'astrologie, l'alchimie, la magie, se confondaient dans le ténébreux chaos de l'occultisme ; et cet état de confusion ne commença guère à se débrouiller qu'à la fin du dix-huitième siècle, après que Mesmer et ses disciples eurent excité la curiosité publique autour des phénomènes dits du magnétisme animal.

C'est alors que l'esprit d'analyse s'introduit dans l'étude des faits psychiques où il apporte tout à la fois ses précisions nécessaires et ses inévitables rétrécissements. Braid reconnaît la réalité d'un certain état du système nerveux provoqué par des manœuvres physiques, telle que la fixation prolongée d'un point brillant et il en décrit les principaux effets ; mais en dehors de l'hypnotisme ainsi défini, il n'admet plus rien de réel dans tous les faits plus ou moins étranges et merveilleux rapportés par les anciens observateurs, et l'Ecole de la Salpêtrière enferme sa doctrine dans les mêmes limites. Pareillement, à la suite de l'abbé Faria et du général Noiset, l'École de Nancy, avec Liébeault, Liégeois et Bernheim, étudie la puissance de l'idée accompagnée de croyance ou d'émotion sur l'esprit et sur l'organisme et proclame que la suggestion est elle-même « la clé de tous les phénomènes de l'hypnose ». Tout fait soi-disant psychique, s'il est réel, se ramène à la suggestion, et, s'il ne s'y ramène pas, est purement imaginaire. Ainsi, sous l'influence exclusive de l'analyse, chaque chercheur se spécialise dans l'étude d'un certain ordre de phénomènes, et systématiquement il ignore, il nie tous ceux qui peuvent exister en dehors de son champ d'études. Même limitation du point de vue chez les continuateurs de Mesmer qui, pour la plupart, se refusent à faire une place à l'hypnotisme et à la suggestion à côté et en dehors du magnétisme animal. Deux nouvelles branches de recherches poussent sur le tronc du psychisme avec l'étude des phénomènes spiritiques et avec celle des faits de suggestion mentale et de télépathie ; mais ici encore, nous cons-

tatons la même tendance à prendre la partie pour le tout, à croire que chacune de ces études peut se suffire entièrement à elle-même et constituer à elle seule la totalité de la science psychique.

Selon nous, la vraie méthode doit faire à l'analyse et à la synthèse la part qui revient légitimement à chacune d'elles. Il est utile, il est nécessaire que l'innombrable multitude des phénomènes psychiques soit répartie dans un certain nombre de groupes et que ces groupes soient, dans une certaine mesure, étudiés séparément. Il n'y a pas pour l'esprit humain d'étude possible, de science possible, sans division, sans ordre et sans classification. L'analyse est la condition même de la synthèse, du moins de la synthèse distincte : toute synthèse qui n'est pas précédée d'une analyse est nécessairement confuse. C'est pourquoi, dans notre *Psychologie inconnue*, nous nous sommes efforcé de distinguer, de sérier les différentes sciences psychiques selon les trois grands embranchements : hypnoïdes, magnétoïdes et spiritoïdes, dans lesquels nous ont paru pouvoir se ranger les différentes sortes de phénomènes étudiés par elles, et à chacune de ces sciences nous avons cru devoir donner un nom spécial où s'affirmât en quelque sorte son individualité distincte, hypnologie, cryptopsychie, psychodynamie, télépsychie, hyloscopie, etc. (1). Mais une telle classification, en rapprochant les unes des autres les diverses sciences psychiques dans l'unité d'une même cadre, oblige par cela même l'esprit à les envisager comme nécessairement coordonnées entre elles. Ce sont des parties distinctes, mais ce sont en même temps des parties solidaires d'un seul et même tout. Loin de les concevoir comme des compartiments séparés par des cloisons étanches, il faut se les représenter comme des organes contigus et continus, à travers lesquels circule librement une vie commune. Aussi, celui que s'applique à l'une de ces sciences particulières, par exemple à l'étude de l'hypnotisme ou de la suggestion, peut bien, pour pousser l'analyse aussi loin que possible, ne considérer les faits psychiques que sous un certain angle et faire abstraction de tous les faits et de tous les éléments de faits qui ne sont pas visibles sous cet angle ; mais il doit bien se rendre compte que ce n'est là qu'un artifice de méthode, et que, si sa science spéciale réussit à réaliser dans ses conceptions, ou même dans ses expérimentations, cet isolement d'un des éléments essentiels du psychisme, il ne s'ensuit pas que *dans la réalité* cet élément ne soit pas le plus souvent inséparablement uni à d'autres éléments également essentiels, objets d'une autre science. Ainsi le point de vue de la synthèse doit toujours dans les sciences psychiques, compléter et corriger le point de vue de l'analyse.

II

Toutefois, il faut avouer que bien qu'étant toutes connexes et dépendantes les unes des autres, les différentes sciences psychiques ne le sont pas toutes au même degré. Il existe entre elles un certain ordre, une certaine hiérarchie de connexités et de dépendances : celles ci, étudiant des phénomènes plus simples, plus élémentaires, plus faciles à isoler et à reproduire expérimentalement, sont par cela même logiquement antérieures à celles-là, qui étudient au contraire des phénomènes plus élevés, plus complexes, plus difficilement maniables pour l'expérimentateur ; et par suite elles en sont relativement indépendantes, ou du moins la dépendance qu'elles subissent à leur égard est moindre que celle qu'elles leur imposent C'est là, croyons-nous, un point d'une extrême importance et sur lequel on nous permettra d'insister. Il détermine en effet la direction générale de la méthode dans les sciences psychiques, s'il est vrai que dans ces sciences comme dans toutes les autres, l'esprit humain doive, selon le précepte de Descartes, « conduire par ordre ses pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître pour monter peu à peu, comme par degrés, jusques à la connaissance des plus composés, et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres ». Appliquons cette règle aux sciences psychiques : il s'ensuivra, comme nous avons

(1) Bien qu'on nous ait reproché cette création de néologismes techniques, qui peuvent, en effet, au premier abord, sembler prétentieux et barbares, nous n'en avons pas moins eu la satisfaction de voir la plupart d'entre eux assez rapidement adoptés par les psychistes les plus autorisés.

essayé de l'établir ailleurs (1), que la science des phénomènes hypnoïdes doit être considérée comme la condition préalable de l'étude des phénomènes magnétoïdes, et que l'une et l'autre devront être poussées assez loin avant qu'il soit possible d'aborder avec quelque espoir de succès l'exploration scientifique des phénomènes spiritoïdes.

Or, nous voyons de notre temps les savants qui s'aventurent sur ce terrain s'attacher surtout à étudier les phénomènes les plus extraordinaires, ceux qui, au plus haut degré, excitent la curiosité et frappent l'imagination, c'est-à-dire d'une part les phénomènes spiritoïdes sous leurs formes les plus étranges, tels qu'ils sont rapportés par William Crookes, de Rochas, Richet, etc. ; et d'autre part ceux des phénomènes magnétoïdes dont le mécanisme est le plus obscur et vraisemblablement le plus compliqué, à savoir les phénomènes de télépathie, dont les Sociétés anglaise et américaine des Recherches Psychiques ont collectionné de si nombreux exemples. Une telle façon d'orienter les recherches psychiques n'est-elle pas directement contraire au principe que nous venons de poser ?

Mais ce principe même a été contesté. L'auteur d'une remarquable étude sur « une méthode expérimentale spéciale au métapsychisme » (2), après avoir fait remarquer, comme nous-mêmes, que « tous les phénomènes métapsychiques, depuis les plus simples et les plus élémentaires jusqu'aux plus élevés et aux plus complexes, sont absolument connexes », affirme que « la méthode scientifique, véritablement adéquate à la science nouvelle, réside toute entière dans cette formule : considérer comme provisoirement négligeables tous les phénomènes élémentaires et s'attaquer immédiatement et systématiquement aux phénomènes les plus compliqués que nous connaissions ». Il a d'ailleurs conscience de « ce qu'un pareil principe méthodologique a de révolutionnaire. « Il va, — dit-il, — contre les enseignements de psychistes éminents. » Il rompt violemment avec la méthode classique, admise par toutes les autres sciences, et d'après laquelle il faut aller toujours du connu à l'inconnu et du simple au composé. » Mais cette objection ne l'arrête pas, car, selon lui, « dans le métapsychisme, si l'on ne se paie pas de mots, le plus simple se trouve être le plus difficilement connaissable ». Par suite, c'est par l'étude des phénomènes les plus élevés et les plus complexes, c'est-à-dire des phénomènes *physiques*, de préférence aux phénomènes *intellectuels*, et parmi les phénomènes physiques du phénomène de la *matérialisation*, qu'il convient de commencer l'investigation systématique du métapsychisme.

Qu'il s'agisse de la pratique ou de la théorie de la méthode générale dans les sciences psychiques, il nous semble être ici en présence de la même erreur fondamentale provenant de l'étroitesse du point de vue d'où la question est envisagée. En ce qui concerne notamment la théorie que nous venons de résumer, il est visible que son auteur entend par « métapsychisme », non l'ensemble des phénomènes psychiques (ou *parapsychiques*, comme nous proposerions plutôt de les appeler) avec leurs trois embranchements relativement distincts et tout ensemble inséparablement connexes et hiérarchiques superposés : hypnoïdes, magnétoïdes et spiritoïdes, mais uniquement et exclusivement une section de cet ensemble, la troisième et dernière, l'embranchement des phénomènes spiritoïdes, ce que l'on appelle dans le langage courant le *spiritisme*. On pourrait en effet, si on conservait le nom de *psychique* pour désigner, comme l'usage s'en est établi, tous les phénomènes quelconques de la « Psychologie inconnue », distinguer d'un côté les phénomènes proprement *parapsychiques*, dont une partie est déjà admise et étudiée par la science officielle (hypnotisme, suggestion, division de conscience on cryptopsychie) et dont une autre partie (magnétisme animal, suggestion mentale, télépathie, clairvoyance ou métagnomie, hyloscopie, etc.), si elle n'a pas encore reçu accès dans la science, semble cependant rencontrer aujourd'hui chez les savants une opposition moins insurmontable que par le passé et d'ailleurs n'implique l'admission, même hypothétique, d'aucun élément surnaturel ou extra-naturel, d'un autre côté les phénomènes *métapsychiques*, qui soulè-

(1) *Psychologie inconnue*. Introduction, p. 2-7.
(2) Dr Gustave Geley. *Annales des Sciences psychiques*.

vent dans le monde scientifique une répugnance d'autant plus vive et plus obstinée que si on les considère en eux-mêmes, abstraction faite de leurs analogies et de leurs attaches avec les phénomènes des ordres précédents, il paraît bien difficile de les dépouiller de leur apparence surnaturelle ou extra-naturelle. Il ne s'agit donc pas, pour notre auteur, de la méthode générale de la *parapsychie,* comprenant à la fois la parapsychie proprement dite et la métapsychie; mais uniquement, exclusivement, de la méthode spéciale de la *métapsychie,* qu'il semble par cela même considérer comme absolument indépendante, séparable en droit et en fait du reste de la parapsychie, susceptible par conséquent d'être abordée *de plano*, sans recours préalable à l'étude de disciplines antécédentes. Nous ne saurions, pour notre part, admettre une telle façon de voir.

Ainsi que nous l'avons déjà plus d'une fois montré (1), pris en eux-mêmes et abstraction faite de toute hypothèse sur leur origine, les phénomènes métapsychiques (ou spiritoïdes) ne diffèrent pas essentiellement des autres : on peut toujours trouver pour chacun d'eux un correspondant du même genre dans la série des phénomènes proprement parapsychiques (hypnoïdes et magnétoïdes). Ainsi l'état de transe d'un médium est tout à fait analogue à l'état d'hypnose d'un sujet mis en catalepsie ou somnambulisme; les messages spiritiques, obtenus par la table, l'écriture automatique, etc., ressemblent singulièrement aux faits de dédoublement de la personnalité ou de division de conscience expérimentalement provoqués; les faits de lecture de pensée ou de clairvoyance assez fréquemment rapportés dans les récits des séances spirites ont leurs analogues dans les faits de télépsychie perceptive ou de psychométrie, observés en dehors de toute ambiance spiritique, etc., etc. (2)

Ainsi le spiritisme apparaît, avons-nous dit, comme une « synthèse spontanée de tous ou presque tous les faits parapsychiques déterminée par un certain état nerveux et mental particulier », auquel on pourrait peut-être donner, avec le professeur Flournoy, le nom de *spiritogène* ; et c'est pourquoi la science, fidèle au principe d'économie, préfère, jusqu'à preuve du contraire, considérer les faits spiritoïdes (ou métapsychiques) comme réductibles aux faits des ordres précédents, ou du moins s'efforce de pousser aussi loin que possible cette réduction. D'ailleurs, même en admettant l'hypothèse des esprits et leur participation effective à la genèse des phénomènes spiritoïdes, il faut bien remarquer « que toute l'action de ces esprits ne consiste, en somme, qu'à susciter chez certains sujets bien disposés (les médiums) la plupart des phénomènes hypnoïdes et magnétoïdes (hypnotisme, suggestion, dédoublement de la personnalité, télépathie, clairvoyance, etc.) que l'on constate d'autre part chez les sujets ordinaires, soit qu'ils s'y produisent spontanément, soit qu'ils y apparaissent par l'effet de l'action d'un expérimentateur. On peut dire que les esprits opèrent exactement à la façon des hypnotiseurs et magnétiseurs humains ». N'est-on pas en droit d'en conclure qu' « au point de vue de la méthode, l'étude des phénomènes spiritoïdes doit être strictement subordonnée à celle des phénomènes des deux premiers ordres et que c'est seulement lorsque celle-ci aura été poussée assez loin que l'on pourra commencer à voir un peu clair dans celle-là ou qu'en d'autres termes, la parapsychie est l'introduction nécessaire, l'inévitable vestibule de la métapsychie ?

Dès lors, la prétention de commencer l'étude de l'ensemble des phénomènes parapsychiques ou même métapsychiques en s'attachant d'abord et exclusivement à un phénomènes aussi complexe et aussi difficilement maniable que la matérialisation, nous semble pouvoir être comparée à celle de physiciens qui regretteraient que l'étude de l'électricité ou même de la physique en général, n'ait pas commencé par la recherche de la solution du problème de l'*éclair en boule* (dit aussi *foudre globulaire*), problème assurément fort intéressant, mais dont la solution ne pourra vraisemblablement être trouvée, dans un avenir plus ou moins éloigné, que grâce à l'extension crois-

(1) *Psychologie inconnue.* — Revue philosophique. Spiritisme et cryptopsychie.

(2) C'est pourquoi nous ne saurions non plus accorder au Dr Gustave Geley que l'étude des « facultés supranormales et subconscientes de vision à distance sans le secours des sens, de télépathie, de lecture de pensée et de lucidité » appartienne *essentiellement* à la métapsychie. Sa place nous paraît incontestablement marquée dans la parapsychie proprement dite.

sante de nos connaissances en électricité et peut-être aussi dans d'autres branches de la physique (1).

(A suivre.) E. BOIRAC.

ERRATA : Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes diverses fautes typographiques qui se sont glissées dans mon article du 1er mars, mais il en est une contre laquelle je dois m'élever, c'est celle qui me fait dire *croassements* au lieu de *coassement*. Je n'en suis pas encore à confondre le cri du corbeau avec celui de la grenouille.

Dans l'article sur le livre de Mme Bisson (même numéro), lire « Münich » au lieu de minuit.

R. F.

(1) Pour comprendre combien il est chimérique d'espérer faire avancer les sciences psychiques en leur donnant pour premier objet d'étude le phénomène spiritoïde de la matérialisation, il suffit de voir les résultats produits par la publication toute récente d'une étude de ce phénomène poursuivie pendant cinq années par Mme Bisson et le Dr Schrenk-Notzing, avec le concours de plusieurs savants, dans les conditions mêmes indiquées par l'auteur de l'article dont il s'agit ci-dessus.

LES FAITS DU JOUR

Les Conquêtes de la Baguette divinatoire

Nous avons ici-même noté les progrès incessants de la baguette divinatoire, depuis le jour où la science officielle a daigné la prendre au sérieux. En ces derniers temps, de nouvelles recherches ont été entreprises et les résultats obtenus ont été remarquables. Deux événements ont marqué les conquêtes de la baguette divinatoire : le congrès de Halle-sur-la-Salle et les expériences de M. Armand Viré.

Du 18 au 20 novembre 1913 a eu lieu à Halle-sur-la-Salle le Congrès de la Ligue allemande pour l'étude de la baguette divinatoire (Verband zur Klärung der Wünschebrutenfrage). Ce Congrès était présidé par une personnalité de l'administration des mines, M. Scharf, « Berghauptmann », et des fonctionnaires du service de géologie, autrefois adversaires des baguettisants, y assistaient.

D'après le Dr Aigner, de Münich, président de la Ligue, le phénomène serait dû à « l'ionisation de l'atmosphère résultant de la radio-activité du sol, à laquelle différentes substances, notamment les eaux, font écran. Le phénomène de la radio-activité exercerait son influence sur *l'organisme* du baguettisant qui, par la mise en jeu de ses réflexes, pourrait percevoir les variations de cette radio-activité ».

Les questions proposées au Congrès étaient les suivantes :

1° Couches souterraines de potasse (sylvine avec gypse et anhydrite) au-dessus de la mine royale de Schœnebeck ;

2° Cavités souterraines dans le gypse, près d'Eisleben ;

3° Galeries souterraines remplies d'eau, près d'Eisleben ;

4° Gisements de lignite près de Halle et à Cœthen ;

5° Conduites souterraines d'eau douce ou salée, canalisations électriques à la saline de Dürrenberg.

Les prévisions fournies par les sourciers à Schœnebeck en trois points différents furent reconnues absolument exactes par des sondages postérieurs. De même les trajets des filets d'eau et de conduites dans les salines furent repérés avec exactitude. Il n'y eut de mécomptes que sur la détermination des cavités dans le sous-sol des environs de Halle.

D'après M. Noël, ingénieur, qui a assisté à certaines de ces expériences et qui a cherché à en discerner la cause, chaque baguettisant a son mode propre de réaction, mais ce qu'il appelle les « Lignes de réaction », obtenues par les différents opérateurs munis du même appareil ou d'un appareil comparable diffèrent peu. Il en déduit que ces phénomènes sont objectifs. Mais il s'agit d'interprétation et M. Noël en cherche une explication conciliable avec les données de la science, sans vouloir examiner le rôle qu'y joue le subjectif ; ce n'est pas dans cet article d'information le lieu de discuter cette opinion.

M. Armand Viré, de son côté, a cherché par des expériences personnelles à élucider ces deux questions :

« 1° Existe-t-il des personnes capables de déceler dans les profondeurs du sol la présence d'eaux, de métaux ou de minéraux invisibles à la surface ?

« 2° Ces mêmes personnes peuvent-elles, par la réaction de la baguette, seules ou aidées d'une méthode scientifique basée sur ces réactions, déterminer la nature, la forme et la profondeur de ces substances (1) ? »

Les frais d'expériences furent partagés entre M. Viré et la société anonyme du Puits de Padirac.

Sur le premier point, M. Viré opérant lui-même put

(1) Voir la *Nature*, n° 2127.

se rendre compte, le pendule en main, qu'il était possible à une personne quelconque, de déceler des cavités ou des eaux souterraines. C'est ainsi que sur la route de Luzech (Lot), à Puy-l'Evêque, totalement inconnue de lui, il put déterminer trois points de réaction qui correspondaient à un canal industriel souterrain et à deux sources, affluents du Lot.

Pour résoudre la deuxième question, le savant fit appel à de renommés baguettisants, MM. Probst, Pélaprat et l'abbé Mermet. Voici les résultats les plus remarquables de ces recherches :

Eaux et cavités souterraines. — MM. Pélaprat et l'abbé Mermet sont chargés de suivre la rivière souterraine au puits de Padirac, près Rocamadour (Lot). Voici comment s'exprime sur cette expérience M. A. Martel qui est chargé d'en vérifier l'exactitude :

« Le problème consistait pour l'opérateur à figurer à la surface du sol le tracé de la galerie de 150 mètres située en amont du gouffre et dont le plan souterrain avait été refait le 10 décembre 1899 avec une exactitude très suffisante pour contrôler les résultats obtenus par M. Pélaprat.

« Ce dernier ne connaissait absolument rien du sous-sol... M. Pélaprat a déterminé exactement le tracé de la rive orientale ainsi que sa longueur. Mais il a donné comme formant la rive occidentale... un tracé divergent correspondant sans doute à un affluent temporaire... qu'il remonte jusqu'à une perte du ruisselet, à plus de 1 kilomètre de distance.

« Le lendemain, dans la matinée, M. Pélaprat reconnut le véritable tracé de la rive occidentale... il a même indiqué des encoches formées par des dents de rochers sur les parois de la galerie. Ce dernier détail est remarquablement conforme aux accidents connus.

« Parvenu au S.-S.-E. il s'arrête subitement en disant : « Voilà la fin de la cavité ». Il se trouvait précisément au-dessus du point où le cours d'eau sort en siphonnant par-dessous une voûte mouillante impénétrable.

« La profondeur qu'il indique était de 82 mètres, conforme à l'épaisseur (80 mètres) du plateau donné par le baromètre.

« Une erreur fut commise sur le sens du courant.

« En résumé cette expérience est absolument probante et les résultats fournis par M. Pélaprat sont particulièrement remarquables .»

Quelques jours après M. l'abbé Mermet reprit l'expérience et arriva exactement au même tracé.

Grottes de Lacave. — Aux grottes de Lacave, près Rocamadour, les difficultés devaient être plus grandes. Le plan du sous-sol, dressé par M. Brunet avait été tenu rigoureusement secret. Cette fois les trois baguettisants furent chargés séparément de prospecter tout le sol du plateau sous lequel se trouvent les grottes et d'indiquer les accidents de terrain qu'ils rencontreraient. M. Mermet, le premier, découvrit un tunnel artificiel servant d'accès aux grottes, de 2 mètres de hauteur sur 2 m. 50 de largeur, à une profondeur variant de 70 à 100 mètres et indiqua les parois des grottes sur plusieurs centaines de mètres. Le jalonnement correspondait *mathématiquement* et dans ses moindres détails au plan mentionné ci-dessus de M. Brunet.

M. Probst, quelques semaines plus tard, donna les mêmes indications et de plus révéla l'existence d'une rivière souterraine de 1.200 mètres de long qui se ramifie à la sortie en un delta à quatre branches.

Squelettes. — M. Pélaprat révéla trois sépultures avec indication de profondeur au Puy d'Issolud, commune de Vayrac. Un quatrième devait selon lui être accompagné d'une petite masse de fer. Or, à côté du squelette prévu, se trouvait un *scramasax* ou grand couteau de l'époque franque.

De même, à Limogne (Lot), il fit découvrir sous les fondations de l'église, un squelette dont la tête et le thorax y étaient engagés.

Métaux. — A Luzech, M. Viré d'abord, M. Pélaprat ensuite, pressentent l'existence d'un amas de pièces métalliques. Les fouilles faites à quatre mètres font découvrir des scories de fer, des pointes de flèches en fer et des anneaux de bronze.

M. Armand Viré conclut à ceci : que les recherches des sourciers donnent des réussites dans la proportion de 90 à 95 pour 100. Il ne cache pas que des erreurs sont encore parfois constatées et met en garde les expérimentateurs futurs contre les mauvais sourciers, ceux qu'une éducation professionnelle insuffisante empêche de localiser leurs sensations et ceux qui mentent avec une imperturbable assurance. Mais, on le voit les résultats acquis sont extrêmement encourageants et un grand pas est fait dans la voie de l'inconnu.

LES DESSINS MÉDIUMNIQUES
de Mme C...

Suivant le conseil du docteur Auguste Marie, je suis allée voir le docteur P. dont la belle-mère, immobilisée, exécute, sous l'inspiration d'un X mystérieux, de très beaux dessins à la plume et au pastel.

Le docteur P. qui s'est occupé de sciences psychiques (il a vu Eusapia Paladino, et fait partie de la So-

ciété universelle de Sciences Psychiques) veut bien se charger de m'introduire près de sa belle-mère, Mme C.

Cette dame est immobilisée ; elle ne sort qu'une fois l'an pour être transportée à la campagne. Elle ne peut se lever, marcher, les mains sont toutes déformées.

Et cependant ce sont ses mains qui ont exécuté les 70 dessins qui se trouvent réunis dans le vaste album que je vais feuilleter tout à l'heure.



ESPRITS-SOEURS DE JUPITER

Mme C... ne cache pas son opinion. Elle est spirite. Un médium lui a dit un jour, au commencement de sa maladie, qu'elle pourrait dessiner. Elle savait le dessin, comme nous le savons tous, sans leçons particulières.

Pleine de foi, elle essaya.

Et des œuvres d'une finesse remarquable, d'une sûreté de trait extraordinaire, furent exécutées par les pauvres mains ankylosées.

Dessins bizarres, reproduisant des physionomies à peu près semblables, mais différentes comme attributs. Ces derniers sont des plus singuliers. Il y a ces sortes de cornes d'abondance qui surmontent la tête des Esprits de Jupiter (?) dont le corps a la forme d'un cœur, — tels les deux *Esprits-Sœurs* que nous publions.

D'autres sont entourés d'une auréole aux pointes nombreuses formant étoile, et leurs corps affecte un peu la forme d'un point d'interrogation.

Ce sont les esprits de la Lune (?).

Chaque dessin porte une légende tracée *inconsciemment* par le médium.

Voici : *Une jeune fille arrivée à la béatitude se promenant dans l'immensité au moyen d'une plante faite de fluide et à l'aide d'une aile adaptée à la draperie qui entoure la tête.*

Esprit venant de se désincarner et se mouvant à l'aide d'Esprits plus avancés qui l'aident à gravir les différents passages qui mènent à la béatitude.

Souvent, me dit Mme C..., on me fait écrire des mots que j'ignore. Certains font partie du langage occulte ; ils me sont inconnus, mais je les retrouve dans des articles psychiques ; d'autres n'existent pas. C'est ainsi que l'on m'a fait écrire : *Mouturol* pour désigner un appareil fluidique qu'emploient pour se diriger les Esprits Migrateurs.

L'album renferme des dessins de grandes dimensions. Ils représentent des fakirs, des esprits habitant diverses planètes, particulièrement : la Lune, Jupiter et Vénus.

Fatiguée de la plume, Mme C. voulut employer le pastel.

Les productions obtenues par ce moyen sont aussi admirables que les précédents dessins. Leur finesse est la même, et le coloris en est exquis.

Ainsi ont été exécutés les *Animaux et les Fleurs de Vénus.*

Mme C... ne sait jamais ce qu'elle va dessiner. Elle prend la plume, ou le pinceau et attend...

Elle fait d'abord tout le trait, puis revient, superposant, pour ainsi dire, les couches.

Depuis quelques mois, l'intéressant médium se repose ; mais je crois que ce ne sera pas pour longtemps.

Ses dessins sont toute sa vie ; c'est son présent, son avenir ; ils font partie d'elle-même.

C'est pourquoi ce fut avec un soin presque religieux que j'emportai les deux dessins que Mme C... voulut bien me confier.

La foi fait, dit-on, des miracles. Ainsi pourrait-on expliquer la genèse des dessins de Mme C... ; mais on doit reconnaître que sa foi dérive justement de ces productions spontanées apparaissent à un âge où, ordinairement, toute manifestation nerveuse exagérée s'est apaisée.

Y a-t-il eu concentration dans la main, et dans certains centres des forces abolies dans le reste du corps? Hypothèses !

Remarquons, incidemment, le processus employé par Mme C... et son analogie avec la façon d'opérer d'Hélène Smith, superposant plusieurs tableaux en un seul, comme le faisait maître Frenhofer, dans le *Chef-d œuvre inconnu*, de Balzac.

Tout dans ces dessins, procédés, genèse, facture, est étrange. Est-ce l'imagination qui s'exalte vers l'inconnu, ou plus simplement le cerveau humain cherchant à rendre faiblement, au moyen du dessin, ces choses admirables que l'œil de l'homme n'avait jamais vues avant l'apôtre saint Paul ?

Mme Louis Maurecy.

TROUBLANTE ÉNIGME

L'article de notre éminent collaborateur M. E. Boirac, sur la « Clairvoyance »,analysé par le *Journal des Débats*, et reproduit dans de nombreux journaux de province, lui a valu diverses communications très intéressantes, parmi lesquelles celle qu'on va lire :

L'Inexplicable — entendez par là ce qui ne peut s'expliquer par les moyens d'investigations de l'arsenal scientifique actuel, si développés soient-ils — ne nous entoure pas moins de faits troublants toujours, et quelquefois déterminants d'actes, dont ils paraissent avoir la prescience.

I

Ma sœur, Mlle Françoise Bougette, actuellement encore institutrice communale dans le département de l'Hérault, avait été admise en 1894 (à une erreur près d'un ou deux ans), à l'Ecole normale d'Institutrices de Montpellier, dans un rang peu avantageux ; et son classement de sortie, qui n'était guère meilleur, la laissait fort perplexe sur la date de sa nomination... Or, nous étions pauvres, très pauvres même, et elle assiégeait de démarches l'Académie de Montpellier, dont la désolante réponse et vague aussi, était : « On vous préviendra dès qu'il y aura quelque chose ; il y a tant de candidats avant vous ! »

Or, à cette époque-là, dans les vieux bâtiments d'une fabrique de verdet ruinée, 18, rue faubourg Saint-Jaume, à Montpellier, non-seulement nous habitions, mais avions établi des locaux, sorte de taudis pour pauvres diables, guère plus pauvres, du reste, que leurs propriétaires ; parmi eux, un homme singulier d'allures, infirme, d'une profession très infime, le nourrissant plutôt mal que bien, M. Morère, avait fondé une réunion de spirites. Ils faisaient tourner des tables, un chapeau gibus, obtenaient des coups, des écritures plus ou moins lisibles, très souvent des phrases saugrenues ou n'ayant aucun rapport ni entre elles, ni avec la question posée, des mots baroques, etc. C'étaient de pauvres hères, de simples ouvriers avec une mentalité adéquate. La curiosité m'y attira ; je m'efforçais d'être et de me montrer bon envers cet étrange locataire qui prétendait avoir des relations avec l'au-delà, raccommodait des parapluies et payait 5 francs de loyer par mois, quand il les payait, mais qui me donnait gratis un très curieux spectacle, glissant toutefois sur la cuirasse de mon scepticisme. Le hasard d'une conversation entre lui, cette sœur et mon regretté père, qui avaient eux aussi suivi, avec un peu moins de scepticisme que moi, mais certainement avec une croyance un tantinet hostile, ces séances, concluant à des manifestations de mauvais esprits, les amena à parler de la situation mentale nerveuse, créée par cette attente. Cela était au cours d'une de ces séances où mon père, en sa qualité de propriétaire de la maison et d'homme instruit — mon père était un ancien professeur de l'Ecole normale de Montpellier — était reçu avec déférence.

Un des médiums offrit de nous fixer au moyen de la table. On demanda donc à... la cause (je ne veux rien préjuger) qui agitait cette pauvre table de cuisine de prolétaire, de frapper autant de coups qu'il s'écoulerait de jours jusqu'à la nomination si attendue. La table frappa distinctement neuf coups. Ce résultat fut accueilli avec ironie, comme il était à prévoir, après la sempiternelle réponse des bureaux de l'Académie. Par moquerie, il fut demandé : et où donc ? Le médium manifesta le désir d'écrire, c'était un homme d'une instruction à peu près nulle, étranger au pays, ne se doutant même pas de ce que pouvait bien être une nomination d'instituteur et ne sachant peut-être pas en quoi elle consistait !

Il traça quelques caractères informes sur un morceau de papier d'épicerie, qui avait plié deux sous de café, avec un crayon de charpentier que tendit un assistant ; nous parvînmes à déchiffrer le mot Riuls. Nul ne connaissait dans l'Hérault de pays de ce nom, et, plutôt dépités, nous nous retirâmes.,.

Pourtant, plus frappé que je ne voulais le paraître, je me procurai dès le lendemain une carte très détaillée du département de l'Hérault, et recherchai avec acharnement toute la matinée, à l'aide d'une loupe, le fameux Riuls dont les cinq lettres m'obsédaient. En vain, bien entendu.

Or, neuf jours après, conformément au nombre de coups frappés par la table en réponse à la première question, on recevait communication, chez nous, que ma sœur était nommée, non à Riuls qui n'existait pas,

mais à Riols. Nous avions mal lu, dans cette écriture rudimentaire et informe, le nom propre, — et rien ne pouvait nous guider ; — nous avions confondu l'u de Riuls avec l'o de Riols.... Ma sœur fut cinq ans durant institutrice dans ce pays.

II

Je me trouvais, en 1898, à Marseille, arrivant d'Algérie, au climat favorisé de laquelle j'avais été demander la prolongation des jours désormais comptés de ma chère femme, j'étais à ce moment-là professeur libre à l'Ecole Salvien, Grande-Rue Marengo, sous la direction du bon et savant abbé Barnave, descendant du fameux Conventionnel, au moins d'après la légende accréditée dans l'Ecole. Il s'était ainsi que ses successeurs, l'abbé Negro et le Chanoine De la Pâquerie, intéressé à ma situation réellement malheureuse d'étudiant sans ressources et, de ce fait, ne faisant des études que par intermittences, au hasard de ses gains et de ses économies, épave de toutes les Facultés, du Droit à la Médecine, en passant par les Lettres et les Sciences, ayant à sa charge une femme au dernier degré de la phtisie et deux vieillards infirmes, dans l'immense gouffre d'une ville comme Marseille. Ils s'étaient donc, dis-je, assez intéressés à moi pour que, en dehors des belles conditions qu'ils venaient de me faire dans leur Ecole, j'obtins la plus grande partie des répétitions aux cancres de l'établissement.

Ma position était telle que, comme l'affamé qui se précipite sur un pain, j'acceptais toutes les propositions, notamment celles d'un élève qui me fut pourtant signalé comme ne devant rémunérer que... difficilement les leçons en surplus. C'était le jeune Martin, d'une intelligence au moins... lente. Il habitait villa Roche-Rose, 4, chemin de Sainte-Marthe (Belle-de-Mai), banlieue de Marseille. Ma chère femme se mourait avec cette cruelle lenteur des tuberculeux et les parents du jeune Martin, un peu confus sans doute de leur situation avec moi, se montrèrent pleins d'égards pour elle, ce qui fit que, quand elle manifesta, vers le mois de mai, le désir d'aller chez elle, à Elne (Pyrénées-Orientales), je la laissai partir avec le déchirement de cœur des éternelles séparations. La nécessité du « pain quotidien » me retenait à Marseille. Je pris l'habitude de passer de longues heures à la villa Roche-Rose, où on l'avait connue et où on sympathisait à ma morne tristesse. Et voilà que, un dimanche, en me voyant plus angoissé et plus nerveux que d'habitude, Mme Martin m'avoua qu'elle était médium, ajoutant : « Je vous l'avais toujours caché, parce que j'éprouve une certaine pudeur à le faire savoir et que je redoutais, d'autre part, vos réflexions sarcastiques ; mais aujourd'hui je puis, pour vous faire plaisir, faire tourner une table. »

J'acceptai, et après quelques tressaillements de la table, analogues, par leur allure générale, à ceux que j'avais eu, quelques années auparavant, l'occasion d'observer, à Montpellier, aux réunions de M. Morère, Mme Martin, qui ignorait que ces pratiques m'étaient un peu familières, me dit : « Voulez-vous être fixé sur l'état de Mme Bougette ? Si vous connaissiez quelque médecin, parmi vos amis décédés, il nous fixerait. » Je ricanais, car le malheur rend méchant, et alors le mien eût dépassé les vœux de mes pires ennemis. Soit, voyons la consultation d'outre-tombe ; et j'indiquai le nom du docteur Manthe, un de mes camarades d'études déja lointaines et à ce moment-là, interrompues, croyais-je pour toujours. Il avait toujours été un charmant garçon, un homme de cœur, un brillant élève, et il était mort, médecin très écouté, malgré sa jeunesse, à Montpellier, dans sa famille, rue Pont-de Lattes, après une longue et cruelle maladie, depuis assez peu de temps. Deux ou trois ans auparavant, frais émoulu docteur, il avait assisté aux séances de la rue Faubourg-Saint-Jaume, introduit par moi, et avait résumé son impression en ces mots : « Il y a là quelque chose d'inexplicable ». Ce fut, peut-être, ce qui détermina mon choix, parmi tant d'autres déjà disparus.

Mme Martin, le médium, me dit : « L'esprit, je le sens, écrira par mon intermédiaire ». J'emploie ce mot « esprit » avec le moins d'extension et de compréhension possible ; c'est même sans rien préjuger de sa nature, et je ne l'emploie qu'à défaut d'autre expression, pour désigner la cause de la manifestarion. — Mais dites où est la malade. — Je répondis : A Elne (Pyrénées-Orientales). C'était là, en effet, qu'elle était allée, dans sa famille, et d'où elle m'avait écrit depuis son départ, plusieurs fois, dont une tout récemment, à quelques jours à peine de là.

De fort longtemps, la table et le médium, en apparence très absorbé, ne donnèrent aucune manifestation. Je m'impatientais même, et en donnais des signes. Mme Martin me dit très brusquement : La communication a été très lente parce que l'Esprit (c'était son terme choisi) a dû chercher longtemps votre femme, qui n'est pas à Elne, comme vous avez dit. Il va écrire où elle est. — Je partis d'un éclat de rire. J'étais sûr, mais sûr autant que l'on peut être d'une chose que l'on ne fait pas soi-même, que ma femme ne quitterait Elne, sa maison et hélas ! son lit de souffrances que pour le cimetière d'Elne ! Et je montrais au médium la lettre naguère reçue, que j'avais sur moi, datée d'Elne et timbrée de la poste d'Elne, ajoutant avec

ironie : « Eh bien ! puisqu'elle n'est pas à Elne et qu'il le sait mieux que moi, qu'il nous dise donc où elle est ! »

D'un seul trait de crayon, Mme Martin traça le mot : « Saint-Ciprien » (*sic*), qu'elle me passa aussitôt. — « Ah ! dis-je furieux, car je me croyais mystifié et trouvais cette plaisanterie à la fois cruelle et déplacée dans une aussi triste circonstance et chez des amis, — au royaume des taupes, Manthe n'a pas appris l'orthographe, ou si jamais il l'a sue, il l'a bien oubliée ». Elle me redemanda le papier et, d'une main rapide, traça ces mots cruels et sans ménagements : « La mort à brève échéance ». Cette brutalité me montra un Manthe que je n'avais jamais vu si dur, lui si compatissant, et du reste de la soirée, je ne pensai plus à ce que je considérais comme un simple jeu, en raison de cette anomalie surtout.

Or, en rentrant le soir même pour me coucher, vers les dix heures du soir, à l'Ecole Salvien, où le savant et bon Directeur d'alors, l'abbé Negro, actuellement Supérieur du grand Séminaire de Marseille, m'avait, à titre gracieux, concédé une modeste chambre de professeur interne, le concierge, quand je passai devant sa loge, me tendit une lettre de la pauvre et chère créature, datée de Saint-Cyprien (Pyrénées-Orientales) et timbrée de la poste, où elle s'était fait transporter un jour avant, me disant qu'elle m'écrivait simplement pour m'annoncer cela et que c'était dans l'espoir d'une guérison qui hélas ! ne vint pas, — réalisant ainsi cruellement le pronostic d'outre-tombe, — qu'elle s'y était fait transporter.

C'était, en effet, dans le courant du mois de juin, et elle rendait le dernier soupir le 2 août.

Bien des mois après, en feuilletant de vieilles paperasses, avec ce serrement de cœur que l'on éprouve devant les vieilles choses mortes de l'irréparable passé, je retrouvai, jauni par le temps, presque effacé, un vieux billet du Dr Manthe, alors étudiant encore, où il avait orthographié Ciprien (*sic*) le nom d'un garçon de la Faculté que nous n'avions jamais désigné que par ce prénom de Cyprien.

Inexplicable et troublant !

De même que le vrai ne peut pas être vraisemblable, le réel, et ceci en est, peut ne pas être encore..... explicable.

BOUGETTE,

pharmacien de 1re classe à Arzew (province d'Oran), ex-préparateur-adjoint délégué du cours de chimie à la Faculté des Sciences de Montpellier.

LE FAKIRISME

Nos lecteurs trouveront ici de curieuses photographies, représentant des Fakirs de l'Inde, dans diverses positions, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont incommodes. L'un, s'étant accoutumé à croiser ses bras derrière le dos, ne peut plus les ramener en avant et il faut le nourrir comme un enfant. L'autre est suspendu la tête en bas et on lui enfume le visage. Certains fakirs s'accroupissent sous un escabeau et n'en sortent plus, ou bien disposent leurs membres à la façon des crapauds, dans une immobilité complète, ou s'étendent sur un lit semé de clous et de lames de métal.

Des faits de ce genre ont été souvent relatés dans cette Revue et il faut avouer qu'ils sont de nature à provoquer la plus vive curiosité, car ils paraissent en contradiction avec les lois de la physiologie.

Le fanatisme religieux est le stimulant de ces étranges mortifications. Il s'entretient parmi les adeptes de certaines sectes secrètes de l'Inde. Chez les Musulmans on appelle ces hommes phénomènes des *derviches* et des *yoghis* chez les brahmanistes. Lors de certaines fêtes religieuses, où il y a grande affluence de fidèles, leur exaltation s'accroît et se traduit par des prodiges où chacun rivalise. C'est ainsi qu'à Poona, dans la province de Bombay, au passage d'une procession, on vit un yoghi se tenir les jambes en l'air et la tête enfouie dans le sable jusqu'aux épaules, pendant toute la durée de ladite procession, c'est-à-dire pendant six ou sept heures.

Le Révérend W.-M. Zumbro, missionnaire américain, a récemment découvert un centre de Fakirisme, près du roc de Tirupurankundram, aux environs de la ville de Madura.

Le roc est consacré au dieu Subramanian et on y célèbre, plusieurs fois par an, des fêtes religieuses, au cours desquelles les Fakirs font assaut de cruels exploits.

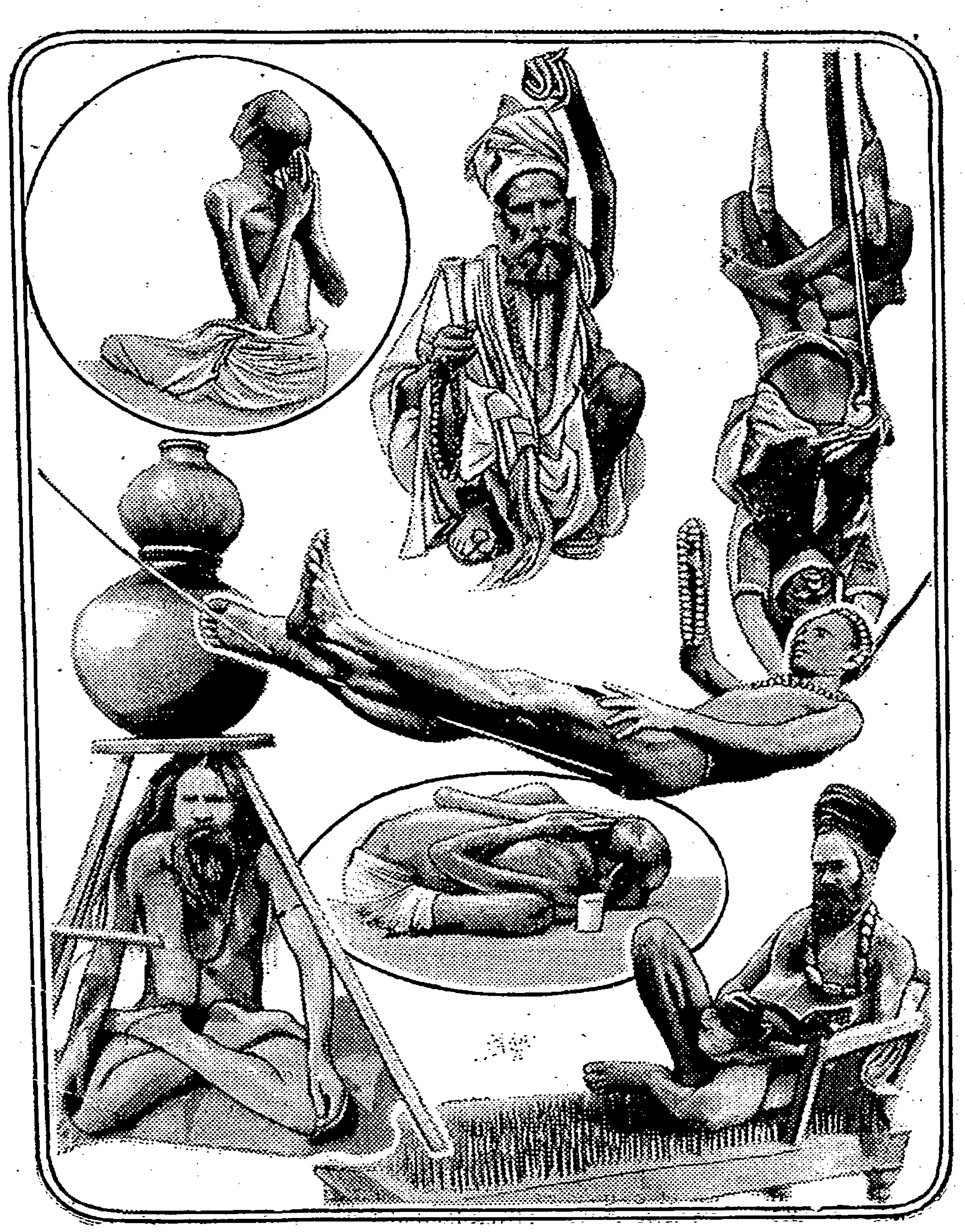
Tel Fakir se roule en boule et dévale toutes les pentes des chemins à la façon d'un tonneau ; un autre parcourt la route, en rampant comme un ver et de la façon suivante : à l'extrémité de son bras étendu il pose une pierre, puis se relevant, il place les pieds à l'endroit où est la pierre et recommence le même manège indéfiniment. Ils font ainsi de nombreux kilomètres, au grand émerveillement des spectateurs qui les considèrent avec un profond respect.

L'un de ces fakirs, il y a quelque vingt ans, éleva son bras droit horizontalement et le maintint en cette position, au moyen d'un appareil mécanique. Quand

cet appareil lui fut enlevé, ou plutôt tomba de vétusté après quelques mois ou quelques années, le bras ankylosé ne put reprendre sa position normale et resta étendu.

ment, de telle sorte que les yeux et le nez dépassaient seuls, et demeurer ainsi durant des jours entiers.

Des femmes ascètes qu'on nomme *sadhoi*, mais qui, paraît-il, sont plus rares, se livrent aux mêmes pra-



DIFFÉRENTES POSITIONS DE FAKIRS

La position couchée sur une planche munie de piquants et de lames tranchantes est un des exploits les plus communs du fakirisme

On en a vu s'enterrer dans le sol presque entière-tiques. On trouve même des bébés fakirs, mais ceux-là n'ont pas conscience des prodiges douloureux qu'on leur fait accomplir. Les parents écoutent, d'ailleurs, impassibles, les hurlements de leurs rejetons.

Un des faits les plus barbares est le suivant : un fakir se fait enfoncer dans les muscles dorsaux un crochet de fer, puis il est hissé au moyen d'une corde et de ce crochet au sommet d'un mât flexible, animé d'une continuelle oscillation. Cette « danse du mât » a d'ailleurs été interdite par le gouvernement anglais.

Le fakir fait partie du décor pittoresque de l'Inde. On le rencontre partout, pèlerin éternel, mendiant sa nourriture de porte en porte, et se rendant aux abords des sanctuaires les plus vénérés et en tous lieux où se célèbrent des fêtes religieuses. Il vit aussi, à la façon des solitaires et des ermites, dans le désert ou la forêt, méditant les enseignements sacrés, jusqu'au départ pour le Nirvana. Son « inertie », son inactivité en ce monde ont pour but de le préparer au suprême anéantissement dans l'autre.

Double contrôle d'identité
D'UN ESPRIT

M. le commandant Darget nous adresse la très intéressante communication ci-après, mais dont l'interprétation spirite lui est toute personnelle :

Paris, le 16 février 1914.

Le 15 février, comme je présidais une séance de la S. F. E. P., dont le président effectif est M. Delanne, je pus me rendre compte de la haute médiumnité de Mlle Clair ; et quand les personnes qui s'étaient fait inscrire pour avoir une communication par la table eurent terminé, je demandai à Mlle Clair de profiter de ses facultés.

A noter qu'en outre de la table, elle décrit les esprits et donne leurs réponses par intuition en étonnant les consultants par les vérités d'identité qu'elle prononce.

Or, j'avais écrit, en abrégé, huit questions précises sur une feuille de papier.

Toutes les réponses, après que l'esprit a eu donné les initiales de son nom de baptême, de famille et de ville, ont été précises et telles que je les connaissais.

Mais Mlle Clair s'est mise à parler sous l'impulsion de l'esprit et m'a dit des choses sur sa famille que je ne connaissais pas.

Rentrant chez moi, j'ai répété à Mme Darget et puis à mes deux filles ce qui m'avait été dit et ce qu'elles connaissaient en partie.

Devant leur étonnement, j'ai écrit à un médium très connu, Mme Camille, de venir le lendemain chez moi à neuf heures du soir pour faire une séance, si elle en avait le loisir. Elle est venue aujourd'hui 16, selon ma demande. J'ai posé, par la table, les mêmes questions ; il y a été répondu de la même façon que la veille avec Mlle Clair ; et puis, m'étant retiré de la table, d'après l'ordre de l'esprit, il a été donné des détails tels que son identité est devenue écrasante de vérité.

Or, si j'écris ceci, c'est pour dire que l'esprit avait raison de me renvoyer de la table.

Il a semblé me dire : Maintenant que vous êtes satisfait de votre expérience, allez-vous-en.

Et c'est précisément alors qu'il a raconté, pendant près d'une heure, des choses plus importantes que j'entendais et dont je pouvais certifier la vérité. Cet esprit était un spirite distingué qui a voulu me rappeler un entretien que nous avions eu, avant sa mort, au sujet des médiums de table.

Je lui avais dit : « Quand un esprit parle par la table et qu'il commence à dire un événement que je connais, je me retire pour ne pas pouvoir m'accuser moi-même d'appuyer inconsciemment sur la lettre que je désire, appui final pouvant être perçu par le médium. »

J'avais fait cette séance pour la double identification de l'esprit que j'appellerai A.

Or, en commençant le phénomène de la table, il s'est présenté un esprit qui s'est nommé H.

Cela a commencé par me démonter et j'ai demandé le nom entier qu'il m'a donné.

Je lui ai dit alors : « Si vous êtes réellement H, dites-moi un mot qui me rappelle le premier jour que je vous ai vu, à quel sujet je vous ai adressé la parole en vous félicitant. »

Il a dicté : Fenaison.

Toute ma famille a ri, excepté moi.

En effet, il y a 30 ans, voyant un officier au parc à fourrages de Tours qui refusait une charrette de foin à un fournisseur militaire en lui disant qu'il n'était pas assez sec, je m'approchai de lui en lui disant : « Permettez-moi, Monsieur, de vous féliciter, car il n'y a pas assez d'officiers dans votre fonction, qui aient la connaissance et surtout l'énergie nécessaire que vous me paraissez avoir » ; de là le mot Fenaison donné par l'esprit comme signe du refus du foin trop vert. Depuis ces 30 ans, nous nous sommes revus à Paris, en retraite tous les deux, du même grade, dans la plus grande amitié.

Et je termine en disant que si les savants, demi-savants, et autres qui les suivent dans leur ornière de pusillanimité, voulaient affronter quelques séances spirites avec de bons médiums ; s'ils ne s'encroûtaient pas stupidement dans le rôle de négateurs, quoique n'ayant rien voulu voir, parce qu'ils croient que ce rôle est de bon ton, la science spirite ferait un grand pas.

On dirait vraiment que le Directeur de notre planète, selon la parole d'un de ses envoyés, se plaît à leur boucher les yeux.

Oculos habent et non videbunt.

Commandant DARGET.

Pierres... Archives

Le *Moniteur du Calvados* du 11 février a ainsi reproduit, sous ce titre, un extrait curieux de l'*Indépendant* de Rambouillet du vendredi 23 janvier.

Les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* remarqueront qu'il y est question de Tilly-sur-Seulles d'une façon assez remarquable.

« La commission des Antiquités et des Arts de Seine-et-Oise a eu le jeudi 15 décembre une séance particulièrement intéressante : »

Arrivons de suite — dit ensuite la feuille normande — à la partie qui concerne un peu notre région :

« Mais l'évènement sensationnel de la séance fut la communication de M. Henry Husson, maire de Mesnil-Saint-Denis. Quand il fut procédé aux réparations de l'église du Mesnil-Saint-Denis, M. Husson remarqua plusieurs pierres sur lesquelles existaient des signes d'écriture ; ce n'étaient pas des pierres plates ou polies mais des pierres à l'état naturel ou brut.

« M. Husson étudia longuement les signes qu'elles renfermaient et il put lire de véritables actes de décès de curés ou vicaires ; c'était la découverte *d'archives nouvelles* ; parfois l'encre employée par le poinçon était bien reconnaissable. M. Husson supposa que les pierres qu'il découvrit alors au Mesnil-Saint-Denis, et depuis le 15 août dernier, à Tilly, où il est fait mention de Notre-Dame du Val, provenaient de cimetières ou d'églises.

» Certaines de ces pierres sont antérieures à l'ordonnance de François Ier, qui prescrit la tenue des registres de l'état civil, antérieures aux archives de Dampierre qui ont devancé cette ordonnance royale, antérieures même aux registres de catholicité dont le plus ancien en France, celui de la Madeleine de Châteaudun, remonte à l'année 1474.

» Parfois on a trouvé des inscriptions sur des tuiles plates dans les églises, mais aucune communication ne paraît avoir encore été faite à l'Académie des inscriptions et belles-lettres sur des inscriptions à l'encre comme celles indiquées par M. Husson, inscriptions sur des pierres plates, non travaillées et pleines de rugosités.

» Dès le XVe siècle, peut-être même auparavant, on avait recours à ce moyen pour faire connaître des décès et indiquer ainsi dans les cures les transmissions de pouvoirs des titulaires. Ce n'est qu'au XVIIIe siècle qu'on cessa d'écrire ainsi sur des pierres.

» M. Husson appuya sa démonstration avec des pierres qu'il avait apportées ; une inscription des plus intéressantes concernait une pierre des Hautes-Bruyères...

» La communication de M. Husson fut écoutée avec la plus vive attention; elle fut une révélation, même pour les archivistes et les chartistes qui assistaient à la réunion. Son auteur, toujours modeste, fut vivement félicité. M. Husson l'a défendue par des raisons péremptoires et il a convaincu des membres de Sociétés savantes qui tout d'abord avaient cru qu'il avait pu se tromper. »

Le *Moniteur du Calvados* avait déjà parlé de la découverte de ces pierres curieuses intéressant notre région, surtout Notre-Dame du Val de Tilly, et aussi Notre-Dame de la Délivrande.

Grâce à l'auteur principal de ces découvertes qui promet d'en faire part, nous aurons l'occasion d'y revenir ultérieurement, d'une façon qui ne manquera pas d'intérêt pour l'histoire locale de notre région normande, notamment depuis le décès d'un Bénédictin de 1306, dont il est fait mention sur une pierre... archive.

(*Moniteur du Calvados*)



Les Echos du Merveilleux

L'Instruction du troisième degré

Voici un mode d'instruction judiciaire qui nous vient d'Amérique et qui, je le gage, ne saurait facilement prendre place dans notre Code d'instruction criminelle. Il s'agit d'un magistrat de Los-Angeles qui, pour obtenir les aveux d'un détenu, nommé J. H. Grondin, inculpé du meurtre de sa femme, n'avait rien trouvé de mieux que d'appeler à son aide un fantôme de l'Au-delà : il avait chargé une femme de revêtir un suaire et, au plus fort du sommeil du

prisonnier, de réveiller celui-ci en prononçant d'une voix sépulcrale ces mots : « Pourquoi m'as-tu assassinée ? » Le prisonnier fut fort étonné et pas du tout ému, car il avait conscience de n'avoir fait aucun mal à sa femme. Le spectre ne put que se retirer, sans avoir obtenu le résultat attendu.

Mais l'avocat, ayant appris ce petit stratagème, fit quelque bruit et la carrière du magistrat qui imagina cet acte d'instruction « au troisième degré », est, paraît-il, très compromise.

A l'Académie des Sciences

On lit aux « Nouvelles Académiques » du journal *le Gaulois* du 10 février :

« *Académie des Sciences*. — M. le secrétaire perpétuel communique une lettre de M. le commandant Darget relative à des phénomènes de spiritisme. Cette communication est renvoyée à l'examen de M. d'Arsonval ».

Un émule d'Empédocle

Un courageux américain, M. Frédérick Burlingham, dans le but d'obtenir un film sensationnel, n'a pas craint de risquer la mort, en descendant aussi loin que possible dans le cratère fumant du Vésuve. Grâce à l'aide d'un guide nommé Sannino et du directeur de l'Observatoire du Vésuve, il a réussi dans son entreprise, non sans avoir couru de graves dangers.

Cela nous remet en mémoire la fin mystérieuse d'Empédocle d'Agrigente, métaphysicien fameux dans l'antiquité. Empédocle, fils de Méton, passait pour un grand thaumaturge et un guérisseur de maladies incurables. Grand orateur, ou plutôt grand rhéteur, législateur et prophète, il s'attribuait une puissance surnaturelle. Il prétendait avoir le pouvoir de changer la direction des vents, de protéger les récoltes contre les maléfices de la lune rousse et de provoquer la pluie bienfaisante. Il se vantait de ressusciter les morts. Enfin, un jour, il annonça qu'il allait chercher le secret du feu souterrain dans les cratères de l'Etna.

Hélas, moins heureux que M. Burlingham, Empédocle ne reparut plus jamais et on ne retrouva de lui, dit-on, qu'une pantoufle, rejetée avec des laves et des scories.

Les bêtes ne manquent pas d'esprit

Un chasseur, M. Ubaldo Orna, avait pris le train à la gare de Vérone (Italie), pour se rendre à Roverbella, et s'y livrer aux douceurs de la chasse. Son chien l'accompagnait. En cours de route, dans une station intermédiaire, M. Orna descendit pendant quelques minutes sur le quai, mais au moment du départ du train, il ne retrouva plus son chien qui s'était égaré un instant. Le train se remit en marche. Le chien essaya un moment de le suivre en aboyant, puis comprenant qu'il ne pourrait jamais suivre ce « train » d'enfer, il revint à la gare d'un air résigné. Il s'installa philosophiquement sur le quai, et attendit.

Quelque temps après, un train survint en sens inverse, dans la direction de Vérone. Notre intelligent quadrupède sauta dans un compartiment et revint à Vérone, où il réintégra le domicile de son maître.

Le calendrier néfaste

Le calendrier a toujours tourmenté l'esprit des réformateurs. A la fin du siècle dernier, quelqu'un proposait de diviser l'année en quatre trimestres de 13 semaines, formés chacun de deux mois de 30 jours, encadrant un mois de 31 jours. Le 365e jour serait un jour hors cadre et ne serait ni un dimanche ni un lundi, mais simplement le jour de l'An.

Mais une autre combinaison vient de germer dans le cerveau de M. le Dr Amsler, de Baden (Suisse). Celui-ci offre une année de 13 mois à quatre semaines (13 fois 28 = 364 jours). Chaque quantième correspond à un jour déterminé. Le 13e mois s'intercale entre mai et juin et est baptisé floréal. Il n'y a plus de semestres ni de trimestres, mais de demi et des quarts d'années. Pâques et la Pentecôte deviennent des fêtes fixes.

Mais que diront les gens superstitieux de ces propositions où l'on s'obstine à introduire le néfaste chiffre 13?

Un merveilleux qui n'est pas le nôtre

C'est le merveilleux *futuriste*, tel qu'il est défini par son grand doctrinaire M. Marinetti : « Le music-hall, étant la devanture rémunératrice d'innombrables efforts inventifs, produit tout naturellement ce que j'appelle *le merveilleux futuriste*, né du machinisme moderne. Voici quelques éléments de ce *merveilleux* : 1° Caricatures puissantes; 2° abîmes de ridicule ; 3° ironies impalpables et délicieuses ; 4° symboles enveloppants et définitifs ; 5° cascades d'hilarité irréfrénable ; 6° analogies profondes entre l'humanité, le monde animal, le monde végétal et le monde mécanique; 7° raccourcis de cynisme révélateur ; 8° enchevêtrements de bons mots, quolibets et coq-à-l'âne qui aèrent agréablement l'intelligence ; 9° la gamme entière du rire et du sourire pour détendre les nerfs, etc.

Mais il y a mieux dans le domaine du merveilleux futuriste. Voici une autre partie du programme qui ne sera pas dans le goût des futurs spectateurs :

« Introduire la surprise et la nécessité d'agir parmi les spectateurs dans le parterre, les loges et les galeries. Des propositions au hasard : mettre de la colle sur un fauteuil, pour que le monsieur ou la dame collés suscitent l'hilarité générale. Le frac, ou la toilette, sera naturellement payé à la porte. Vendre la même place à dix personnes : encombrement, discussions et rixes qui s'ensuivent. Offrir des places gratuites à des messieurs et dames notoirement toqués, irritables ou excentriques, capables de provoquer

un boucan énorme. Saupoudrer les fauteuils d'une poudre qui provoque le prurit ou l'éternuement. »

En vérité, délicieuse conception de nos amusements futurs !

La lumière ultraviolette digère des aliments

Les rayons ultraviolets sont obtenus au moyen de lampes en quartz à vapeur de mercure. Le mélange de radiations vertes et de rayons ultraviolets que ces lampes produisent est extrêmement dangereux, pour ceux qui les manient puisqu'ils vont jusqu'à provoquer la cécité. — On a rapproché avec raison ces émanations mystérieuses du fameux rayon vert imaginé par Wells dans sa *Guerre des Mondes* pour faire exterminer les Terriens par les Martiens.

Grâce à la lampe de quartz, M. Daniel Berthelot a pu faire *digérer artificiellement des aliments par la lumière.* Dans le corps humain les aliments sont réduits et transformés en éléments assimilables grâce à des ferments solubles ou diastases (salive, suc gastrique, pancréatique, intestinal, etc., etc.) Des physiologistes, au moyen de ferments artificiels (ptyaline, pepsine...) ont obtenu la dissolution d'aliments. Mais il appartenait aux physiciens d'aller plus loin encore dans le domaine des expériences. M. le professeur Berthelot procède comme suit : il place les aliments dans un ballon en quartz et soumet ce ballon à l'action de la lampe à mercure. On constate alors que les différents stades de la digestion se reproduisent à l'intérieur du ballon.

SYBILLE.

LES TALISMANS

Notre enquête sur la Gemme Astel (*Suite*).

Interviewée par nous, sur la valeur talismanique de la Gemme Astel, notre collaborateur, Mme Andrée de Gagny, nous a dit :

— M. Biennier, sachant combien je m'intéresse à toutes les choses de l'occulte, a bien voulu m'offrir sa Gemme Astel.

Je sais, par expérience, que l'on ne doit jamais rien rejeter *à priori* ; pourtant, je le confesse, je n'avais pas grande foi dans la valeur magique de la pierre. C'était pour moi un beau bijou, et rien de plus.

M. Biennier, déjà convaincu par les preuves qui lui arrivaient de toutes parts, me dit simplement : — Portez cette bague ; observez les faits, dans quelques mois nous en reparlerons.

... Nous en avons reparlé, en effet.

Vraiment, depuis que j'ai à mon doigt la fameuse bague magique, je semble protégée par une puissance mystérieuse.

Voici un fait :

Quelques semaines après le don de M. Biennier, je me trouvai, par un orage épouvantable, en pleine campagne. La violence des éclairs et le fracas du tonnerre étaient tels que dans les champs, les bêtes couraient affolées, cherchant un abri, j'avais peur ; je le reconnais sans peine.

Tout à coup, je fus entourée de flammes ; un coup effroyable me jeta à genoux. La foudre venait de tomber à mes pieds.

Quand je me relevai, je n'avais aucun mal ; mais, instinctivement, je serrai sur mon cœur la Gemme Astel.

Ce fut le commencement. Depuis, les faits ont succédé aux faits.

Et non seulement, une protection est sur moi, mais encore elle rayonne sur ceux que j'aime, ou auxquels je m'intéresse.

Grâce à elle, je vais bientôt passer, moi aussi, pour une sorte de fée bénéfique !

Comme mes autres confrères, je ne sais à quoi attribuer ce pouvoir de la Gemme Astel. C'est peut-être à la chaîne magique et puissante que forme autour de la pierre la Foi de tous ceux qui la portent — si nombreux, aujourd'hui !

Et puis... j'ignore. Comme pour les autres faits merveilleux, j'enregistre, je catalogue, j'attends.

Mais j'engage tous ceux qui recherchent le bonheur, et qui n'ont pas confiance en leur étoile, de doubler leur volonté, de raffermir leur espoir en portant la Gemme, découverte par M. Biennier (1).

BIBLIOGRAPHIE

My Father, par MISS ESTELLE STEAD (2).

Mlle Estelle Stead, fille du fameux publiciste anglais William Stead, fondateur de ce bureau « Julia » dont nous avons entretenu autrefois nos lecteurs, vient de publier un livre tout empreint de piété filiale à la mémoire de son père.

On sait l'estime universellement professée pour M. Stead, créateur d'une forme nouvelle de journalisme et dont toute la vie s'est écoulée en polémiques ardentes pour des causes généreuses. Mais c'est surtout le Stead passionné de recherches psychiques qui nous intéresse. Fils d'un modeste clergyman et d'une mère pieuse, il a grandi dans une ambiance d'exaltation religieuse. Dès l'âge de vingt ans il a des pressentiments qu'il voit se réaliser, au cours de sa carrière professionnelle. C'est ainsi qu'il est averti de son avènement à la direction de la *Pall Mall Gazette*, en remplacement de John Morley.

L'épisode le plus intéressant de sa vie est la fondation

(1) M. Biennier 15, rue des Gras, à Clermont-Ferrand
(2) Londres, Heinemann.

du bureau Julia. W. Stead, directeur de la *Review of Reviews* reçoit un jour la visite d'une Américaine : Julia Ames qui se dit publiciste et lui demande des renseignements sur la façon la plus commode de se rendre à Oberammergau. M. Stead n'avait gardé qu'un souvenir vague de cette visite, lorsqu'à quelque temps de là, une autre Américaine vint lui confier que Julia Ames, son amie, était morte récemment, lui était apparue pendant son sommeil et avait exprimé le désir d'être mise en relation avec lui. — « Que faut-il faire pour cela, demande le journaliste ? » — « Tout simplement prendre une feuille de papier et un crayon, et laisser courir votre main sur ce papier. » — Stead suivit ce conseil; le bureau Julia était virtuellement fondé.

M. Augustin Filon qui consacre dans le *Journal des Débats* un très intéressant article au livre de Miss Estelle Stead, après avoir contesté la valeur de certaines expériences de W. Stead, ajoute cette déclaration dont l'importance n'a pas besoin d'être soulignée : « Il est néanmoins un ordre de phénomènes qui me paraît mériter quelque attention, et je regrette que Stead, exclusivement occupé des relations à établir avec le monde des esprits, n'ait pas poussé plus loin en ce genre ses expériences. Je veux parler de ce qu'il appelle, d'un mot très expressif, le « téléphone humain ». Il lui est arrivé plus d'une fois d'écrire sous la dictée d'une personne absente et d'obtenir ainsi des résultats qu'il était ensuite facile de contrôler. Ceci appartient à la télépaphie, qui ne fait pas encore partie de la science, mais qui n'est peut-être pas bien loin d'y entrer et de s'y faire une place importante. Dès aujourd'hui, beaucoup de gens admettent qu'une volonté peut s'emparer à distance d'une autre intelligence et s'en servir comme d'un instrument. Mais ceci se passe, il est nécessaire de le répéter, entre deux êtres vivants. »

Disons en terminant que d'après Miss Estelle, l'âme de son père se serait révélée au groupe spirite qu'il dirigeait de son vivant et il aurait prononcé cette parole caractéristique : « Tout ce que je vous ai dit est vrai. »

Revue des Revues

Les Annales des Sciences psychiques (janvier 1914). — Très intéressante conférence du Dr Geley sur les *Correspondances Croisées*. Le conférencier rapporte des expériences faites par Mme de W... avec deux médiums, l'un se trouvant à Paris, et l'autre à Wimereux. Mme de W... a ainsi obtenu des communications inspirées par un certain esprit *Roudolphe*; les phrases commencées à la même heure par l'un des médiums étaient achevées par l'autre, et en rapprochant les textes obtenus par l'un et par l'autre, textes qui séparément contenaient de grosses lacunes, on obtenait un tout complet. Nous reviendrons sur cette intéressante conférence. — Dans le même numéro, il est question d'une visite du Dr William Mackensie au chien Rolf, de Mannheim, qui, à l'instar des chevaux d'Elberfeld, résoud des opérations mathématiques et répond aux questions qu'on lui pose.

Les Annales du XXe siècle, notre nouveau confrère, ayant pour directeurs MM. A. Porte du Trait des Ages et Léon Combes, ont publié leur premier numéro en février.

Le Théosophe (1er mars) analyse l'article de M. E. Boirac sur la Clairvoyance.

Psychic-Magazine (1er mars) contient un curieux dessin médiumnique de G. de Tromelin et l'interminable polémique de Mlle Barklay.

Psyché (février) reproduit une conférence de M. E. Boutroux, ayant pour titre « La Religion et la Vie intérieure ».

Dans la **Revue scientifique et morale du spiritisme** (février), continuation des études de M. Gabriel Delanne sur les convulsionnaires de Saint-Médard, un article de M. Chevreuil sur les polémiques de Psychic-Magazine, occasionnées par le livre de Mme Bisson.

La Revue spirite (février) bataille sur le même sujet.

Memento bibliographique

Paul Foucart. — Les Mystères d'Eleusis, in-8°.. 10 »

E. Guimet. — Les portraits d'Antinoë au Musée Guimet, 47 pl. in 4°.................. 20 »

Georges Legrain. — Louqsor sous les Pharaons, légendes et chansons populaires de la Haute-Egypte, 100 gravures, in-8°.................. 5 »

Dr Auvard et Dr Schultz. — L'évolution, loi fondamentale de philosophie pratique, scientifique, religieuse, morale, sociale et politique. Traité synthétique du fonctionnement de cette loi dans la vie de l'humanité, in-8°.................. 7 »

L. Baudrit. — L'évolution des forces psychiques, in-18.................. 3 50

Dès aujourd'hui, on trouve en vente au siège du journal, 15, rue de Verneuil (adresser les demandes à M. Tancrède) *et chez les libraires dépositaires de l'« Écho du Merveilleux », au prix de 75 centimes, la brochure de* M. E. Boirac: *LA CLAIRVOYANCE.*